

JACQUES ANCET

Image et récit
de l'arbre et des saisons



L'arbre est invisible.

ALEXANDRE HOLLAN

*Mon point de départ n'est jamais une histoire ou un
incident, mais toujours un lieu. Je ne cherche pas à
décrire ce lieu, mais à le raconter.
C'est mon plus grand plaisir.*

PETER HANDKE

*Le temps du récit paraît incompatible avec la vision
elle-même et il faudra, pour tenter de voir, faire
intervenir paradoxalement un dérèglement de la vue,
un ralenti.*

PAUL VIRILIO

L'arbre est visible de la fenêtre. Depuis des jours, des mois, des années. Même avant la fenêtre, il était là, mais invisible parce que libre de l'image, dans le vent ou la pluie, avec ou sans feuilles. Ce qui n'a pas changé c'est cette présence obscure où se prend la lumière, où passe un bruissement léger, inaudible derrière la vitre. Quelqu'un, s'il tendait l'oreille pourrait peut-être l'entendre, mais à peine, comme un murmure de voix étouffées, lointaines. Pour le moment, rien n'est perceptible, rien ne bouge. C'est une fin d'après-midi de printemps grise et humide. Les couleurs sont éteintes : les verts, les bruns tendent vers une ombre qui semble veiller au centre de chaque chose. L'arbre en est plein de cette ombre mais, pour l'instant, le jour ne la laisse pas encore venir. Simplement, le tronc monte en silence, d'un seul mouvement paisible, veiné de gris puis, d'une torsion, se dédouble en deux branches maîtresses qui suivent chacune leur chemin, dessinant cette fourche énigmatique où viennent toujours se prendre les désirs. Dans cet espace, progressivement ouvert à mesure que monte le regard, s'en va la profondeur d'un pré, son vert maintenant soutenu, vif, presque lumineux, jusqu'à la ligne obscure, clairsemée, d'autres arbres en bordure d'un chemin. Pour le moment, personne n'y passe et le regard

revient aux branches maîtresses qui, entre-temps, semblent s'être obscurcies (mais peut-être est-ce un effet de contraste entre le vert du pré et le brun gris de l'écorce). S'entendent alors plusieurs cris d'oiseaux variés – pépiements, roulades, appels insistants – et le bruit plus lointain d'un train qui s'éloigne. La branche de gauche s'élève du même mouvement harmonieux que le tronc, se dédoublant elle-même jusqu'à un fouillis de ramilles où se perdent les yeux. Celle de droite, par contre, à mi-parcours dans le tracé d'un V presque parfait rompt brutalement l'équilibre en un coude qui la mène à l'horizontale vers un point coupé par le bord droit de la fenêtre. Les ramilles bourgeonnantes d'un gris vert pâle sont moins nombreuses de ce côté et l'œil s'attarde à en suivre les lignes à la fois prévues et inattendues. Il y a, dans la contemplation d'un arbre, un plaisir difficile à décrire. Peut-être parce qu'il a quelque chose à voir avec le clair du ciel et l'obscur de la terre sans qu'il soit possible de dire qui de l'un ou de l'autre l'emporte. Peut-être aussi par l'élégance d'un désordre qui toujours se mue, in extremis, en un ordre subtil et concerté

À ce point de son parcours l'œil a dû se détourner puisque pendant quelques secondes plus rien n'a été visible que la blancheur du papier ou ce suspens, simplement, comme dans une conversation lorsque l'un des deux interlocuteurs reste dans l'attente de la fin d'une phrase qui ne

vient pas. Dans ce blanc, peut se loger un monde. Pour l'instant, rien n'est visible qu'une lumière qui pourrait être celle d'une lampe le soir avec une main calme accompagnée de son ombre et qui écrit. S'entend même le bruit du stylo à bille sur le papier. Tout cela très rapide. Puis le blanc s'obscurcit et la nuit vient, soudaine, pleine de la traînée brasillante des lumières de la ville

Revenu, le regard, depuis la fenêtre, retrouve l'arbre. C'est le matin et le soleil vient de percer la brume. Des gouttes scintillent dans le pré et les feuilles naissantes se confondent sur le ciel blanc. Difficile de retrouver l'émotion de la veille. Pourtant, de nombreux détails hier cachés par la brume ou la lumière basse sont apparus. Et, d'abord, la montagne, au fond, entre les branches, sa face de pierre veinée de neige. Quelque chose comme un grand souffle d'air immobile, délimitant le ciel. Suivant les failles et les fractures, l'œil oublie l'arbre qui n'est plus qu'une gêne au premier plan. Mais son ombre, sa présence, ne se laissent pas éliminer et, par intermittence, une branche, une ramille, quelques feuilles d'un jaune naissant viennent occuper très brièvement le champ de vision. Puis, à nouveau, la montagne se rapproche – ou plutôt le regard s'éloigne à sa rencontre, glisse d'un bout à l'autre de la brume bleuâtre délimitée par la fenêtre, comme s'il y cherchait un signe, la permission, en somme de commencer le récit. Passé

quelque temps, cependant, l'arbre l'emporte. Et son réseau frémissant revient remplir définitivement le cadre de la fenêtre. Tableau vivant. Silence, toujours, mais habité du mouvement des branches secouées par le vent. Malgré tous ses efforts, le regard ne réussit pas à embrasser l'ensemble des détails, sinon infinis du moins innombrables, de la vision. Il ne retient que cet éblouissement fragmenté et discret, cette agitation intermittente où il se perd, incapable qu'il est de s'arrêter sur un détail pour y épuiser définitivement le visible. Il s'y essaye malgré tout, répétant une fois de plus un trajet sans cesse repris, du tronc à la fourche maîtresse puis à la branche de gauche qui, s'élevant, se diffracte en deux dérivations elles-mêmes dédoublées en fourches ramifiées en ramilles enchevêtrées qui sont autant de signes d'encre sur le ciel clair. À droite, le tissage est moins serré, mais la fatigue le prenant, le regard tombe brusquement sur deux boîtes de bois couvertes de deux planchettes en forme de toit et suspendues aux deux branches maîtresses : fermées par un morceau de grillage, elles abritent les nids de mésanges qui, à chaque printemps ne cessent d'entrer et de sortir en un bruyant va-et-vient. Elles ont quelque chose de rassurant sous la floraison naissante de l'arbre et les yeux s'y attardent un peu avant de repartir à l'assaut du réseau inextricable d'où ils se détournent une fois encore

La pièce est spacieuse. Des rayonnages couvrent tous les murs excepté celui de gauche où s'ouvre la fenêtre. Un amoncellement de papiers et de livres, divers objets – pèse-lettres, cassettes, vieux poste de radio, Minitel, verres à crayons, boîte d'allumettes, blague à tabac – sont répartis sur une longue planche portée par des tréteaux le long du mur qui, de la fenêtre s'étend à droite jusqu'à une porte entrouverte au centre de laquelle une coupure de journal jaunie est fixée avec des punaises. Debout, devant la table, l'homme semble feuilleter des papiers ou un livre. À gauche, le soir tombe. L'arbre est un grand hiéroglyphe pâle sur le bleu sombre. Une lampe s'allume en face. Absorbé dans sa lecture la silhouette s'obscurcit. Finalement, une main tâtonne, trouve l'interrupteur : la pièce s'illumine. L'homme s'assoit à la table. Tout près, la fenêtre est presque noire et son reflet s'y dessine. Lui, n'y prête pas attention. Incliné sur une page de livre ou de cahier, il lit, jetant de temps à autre un coup d'œil distrait vers l'obscur de la vitre

Parallèle au mouvement horizontal de la branche maîtresse droite, un peu au-dessous d'elle, le chemin est une ligne coupant le vert dense du pré. Parti à gauche, de la petite route qui monte le long du même pré et dont le regard peut entrevoir l'asphalte gris près d'une ferme entourée d'arbres, il va d'un seul mouvement uniforme et presque rectiligne accompagné d'une barrière de bois

brun et, ça et là d'un châtaignier, vers le bord droit de la fenêtre où il disparaît dans le fouillis clair des feuilles et des fleurs naissantes. Le pas aimerait sans doute le suivre vers cet inconnu qu'il indique, mais est-il certain que le monde continue hors du champ de vision ? C'est pourquoi les yeux ne quittent jamais longtemps les branches de l'arbre qui oscillent sous le vent, auxquelles viennent se prendre tant d'infinis détails que leur patience ne semble pouvoir suffire. L'important, cependant, est moins de tout voir que de voir, de prendre simplement conscience de cet acte apparemment si simple où se rencontrent, se confondent l'espace de l'image et celui des yeux. Une cloche sonne le quart : deux coups paisibles, dans un silence qui pourrait être la survivance d'une époque révolue. Presque au même instant, noire et blanche, luisante, une pie se pose sur une branche, balancée un instant, queue rayant le vide, puis disparue dans le bleu pâle du ciel coupé par le bord supérieur de la fenêtre qui empêche également de distinguer le sommet de l'arbre. Le regard redescend donc une fois de plus à la hauteur de la fourche pour, dans l'espace triangulaire qu'elle délimite, traverser à nouveau le pré parcouru d'ondulations légères vers le chemin toujours vide et, passé le bouquet de châtaigniers, atteindre la pelouse puis le crépi beige et les fenêtres d'une maison neuve dont le toit brun dessine un triangle inverse à celui de la fourche sur le vert sombre des sapins étagés au pied de la montagne. À cette heure, c'est un nouveau

crépuscule aux couleurs vives. Deux corneilles se détachent du haut de l'image et glissent vers le pré où s'étirent de longues ombres pâles. L'arbre est entré dans le soir. Seule sa partie supérieure reste éclairée comme la façade mauve et blanche de la montagne découpée sur le ciel d'un bleu très pur. Coassement des corneilles invisibles. Silence. La ferme à gauche paraît déserte. Le regard reste fixe un moment, comme fasciné par la paix de l'image, par cet instant d'équilibre où jour et nuit se confondent, échangent leurs visages

I

Dans l'image, le temps passe mais sans passer : les heures se succèdent, les nuances de lumière et d'ombre, les soirs et les matins. Le regard, lui, reste le même, posé sur le rectangle de la fenêtre, y cherchant sans doute ce qu'il ne cesse d'ignorer. D'un jour sur l'autre, la floraison de l'arbre est imperceptible. Il arrive pourtant que les yeux sentent une sorte de grésillement silencieux et l'extrémité des branches se crible d'une blancheur surgie du vert pâle des feuilles. Comme si la neige de la montagne floconnait au cœur même de l'arbre abolissant ainsi les distances, faisant de la vitre une tapisserie où feuilles et pierre, ciel et bois s'entretisseraient dans le surgissement d'un seul motif immobile et vivant. Submergés, les yeux ne voient plus alors que leur propre émerveillement. Un instant, l'image semble s'exorbiter, jaillir d'elle-même, se déchirer, puis tout retombe dans le calme et la pénombre. Mais sans que cette blancheur tenace ne cesse de bourgeonner, de travailler la nuit de sa buée lactée. Dès lors, tout se passe très vite. Si vite même que le regard ne peut plus suivre l'irrépressible jaillissement qui, un matin, traverse l'entrelacs des feuilles et des branches. L'espèce de grésil qui criblait l'image de sa clarté naissante est devenu soudain d'une blancheur crémeuse dont le bouillonnement envahit,

recouvre tout : le bleu du ciel, le tracé du chemin, le gris cendré des branches. Profusion vibratile, ruche de pétales, grappes floconneuses si compactes que les rameaux les plus légers s'inclinent doucement vers le sol. Une sorte de cascade immobile, à peine frémissante, emplît les yeux levés vers le bord supérieur de la fenêtre et, une fraction de seconde peut-être, fleurs et écume ont été un seul mot interchangeable, ténu, au point de disparaître, de se fondre dans l'énorme blancheur épauouie où plus rien n'existe maintenant que la seule jubilation des choses qui commencent

D'un geste las, l'homme a repoussé le cahier ouvert et, debout devant la fenêtre, reste comme auréolé par la blancheur qui lui fait face. À contre-jour, son ombre semble même se confondre avec celle du tronc et des branches mâtresses, si bien qu'un instant il ne se distingue plus nettement de l'arbre, en un suspens où s'interrompt le récit et triomphe l'image. Mais un geste (main levée, passée dans les cheveux), une toux brève et sèche, effacent très vite la vision. Et tout reprend sa place : la silhouette debout, demeurée sans bouger, l'arbre et son ruissellement immobile découpé par le cadre de la fenêtre et, entre les deux, cette vitre invisible où viennent s'inscrire les fluctuations du temps et du désir

Au levant, prise à contre-jour par le feu solaire, toute cette blancheur est sombre. Sur la lumière, la profusion de fleurs et de pétales bouillonne d'une pâleur grisée et le mouvement puissant et souple du tronc et des branches maîtresses occupe maintenant l'image. Grand signe obscur qui monte, traversant le vert lumineux du pré et ses constellations jaune d'or, la brume bleuâtre de la montagne, pour s'ouvrir, plus obscur encore, sur le vide éblouissant du ciel. Un coq s'égosille un moment puis se tait. Le silence est d'une légèreté telle que chaque bruit, chaque rumeur s'y exalte d'une vivacité presque tangible. Sur le bout de route visible en bas et à gauche de l'image, glisse un instant une silhouette sur un vélomoteur. Il y a dans cette paix matinale quelque chose de si incroyable que les paupières battent plusieurs fois. Mais rien ne vient troubler la vision. Sauf, peut-être, cet imperceptible mouvement de la lumière qui touche maintenant l'extrémité des branches les plus basses, éveillant leurs fleurs éteintes, éclaboussant le bord inférieur de la fenêtre d'une blancheur vive et transparente. Écume, dentelle, neige immobile. Mystère d'une simple image où tout est là et tout échappe. Les yeux errent à la recherche de ce point idéal où la vue, échappant au vertige multiplié du détail, deviendrait un instant total et parfait, mais, rapidement lassés, ils reviennent s'unir à l'immobile poussée du tronc, à ce jaillissement mesuré, maîtrisé qui, à la fois, porte et traverse le grand désordre blanc. Alors, un instant il se produit comme

un renversement de perspective : il n'y a plus de fenêtre, plus d'arbre. Le regard devient nuit de racines, circulation de sève, écorce, élan multiplié, levée solaire, éblouissement, et le récit se perd longtemps, jusqu'à cet instant de tonnerre soudain où il resurgit, se déploie dans le vent et la pluie, traverse l'image, l'animant de ce temps qu'elle ignore mais qui toujours l'assiège, telle ces minuscules flocons d'ombre la blancheur qui n'est plus maintenant qu'une pâleur grisâtre sur le vert obscur des feuilles. Le regard reste pensif, comme bousculé par cette violence inattendue puis, reprenant son parcours quotidien, glisse du tronc presque noir au V de la fourche où s'entrevoient à peine la ligne du chemin et la façade blême aux vitres obscures, traverse le balancement des branches, le tournoiement des fleurs, l'errance des pétales pour s'attarder sur le toit de la ferme, en bas à gauche, d'un gris un peu plus clair que celui du ciel bas. Rien n'y bouge. Le récit ne pourra pas y prendre, malgré les signes de l'homme : hangars, réservoir à eau, carrosseries aux couleurs diverses en partie cachées par la végétation. Seul l'arbre retient en lui la vie. Mais de manière si impalpable (et pourtant si évidente) que le regard, pour l'approcher, doit multiplier cette auscultation minutieuse, presque maniaque, qu'il ne cesse de pratiquer (tronc, branches maîtresses, fouillis toujours plus dense des fleurs et des feuilles) sans parvenir à rien d'autre qu'à cette dispersion de fragments qu'épelle en quelque sorte (de haut en bas, de droite à gauche) la

lenteur de sa circulation appliquée. Et cependant, s'il ne s'obstine pas à le détailler, s'il s'abandonne à son désir, toujours réprimé, de voir à perte de vue, d'accommoder sur l'infini ou, du moins, sur le fond – en l'occurrence, le gris embué des nuages qui couvrent la montagne –, alors, au premier plan, l'arbre est là tout entier en sa présence inépuisable mais contenue dans l'espace ouvert et pourtant limité qu'il déploie

En entrant dans la pièce, ce doit être l'énorme bouquet vert et blanc posé sur la fenêtre qui, sans doute, attire son attention. Mais il ne s'y attarde pas, s'approche du téléphone, décroche le récepteur, compose un numéro, attend, fixant sans la voir la cascade immobile, s'animant soudain, parlant, pris dans ses phrases, souriant, riant même, opinant de la tête plusieurs fois, puis, redevenu sérieux, écoutant, immobile un instant, attentif, traçant quelques barres sur un carnet, les rayant de traits horizontaux, ponctuant son silence de brefs mouvements d'approbation, se levant, sans lâcher le récepteur, s'approchant de la fenêtre où le soir tombe en vert et mauve, distinguant sans doute à peine la ferme, la façade claire mangée par le feuillage, l'Y obscur, l'écume presque bleue, mais sans les voir, riant encore, faisant maintenant « non » énergiquement de la tête, se rasseyant, ajoutant quelques traits au griffonnage naissant, tandis qu'une lumière se pique dans le noir de la nuit qui s'installe

Inlassablement, le regard revient à l'espace immobile délimité par l'encadrement de la fenêtre où, apparemment, rien ne se passe. Pourtant, chaque jour, à chaque heure, l'arbre est différent, quelque chose d'imperceptible mais de visible se produit dans l'image y faisant croître le récit. Ainsi ce frissonnement de feuilles, ce balancement de branches, ces sursauts intermittents, matérialisant un vent silencieux derrière la vitre, tandis qu'une voiture blanche longe un instant le pré rayé de longues traînées jaunes. La blancheur à présent s'estompe, comme grignotée par le vert croissant des feuilles qui cachent toujours plus le paysage où s'entrevoit encore, mais de moins en moins, un fragment de façade crème et, au-dessus, le fond bleu mauve de la montagne, dont la pierre du sommet n'est plus qu'un morceau de cendre immobile veiné de neige pâle. La structure de l'arbre, elle, continue de s'affirmer au premier plan, encore plus nette peut-être maintenant que l'explosion blanche se résorbe et que l'émotion qu'elle produisait fait place peu à peu à cette affirmation calme, obstinée du tronc et des branches maîtresses. Le feuillage ne cesse de trembler sous le vent, traversé de vols brefs. Tout, dans la forme de l'arbre paraît disposé à la pleine réalisation de ce même geste de bois, de feuilles et d'air qu'on lui connaît depuis des années. L'heure sonne à un clocher invisible. Un peu de soleil avive les couleurs – vert et jaune du pré, rouge de la roue du tracteur – sur le gris plombé des sapins. L'arbre

semble immobile, identique à lui-même, toujours. À chaque instant, pourtant, l'image change, et de ce changement pourrait naître le récit. Mais comment montrer des variations aussi infimes, raconter l'imperceptible, l'infini passage de la vie, la seule histoire qui vaille d'être racontée ? Ici, dans le tronc massif, dans la souplesse des branches, travaille cette circulation muette, obscure, éployée comme par miracle en cet immense surgissement végétal dont la lumière illumine un instant la partie supérieure. Malgré le vent, son incessante agitation, le balancement de chaque branche, la vibration de chaque tige, l'arbre est un geste venu de la terre et qui, obscur et clair tout à la fois, est une forme de paix, une figure constante de la beauté

La pièce est vide. Comme venu de l'arbre, le regard pourtant ne l'a pas quittée. On ne voit, en effet, ni la fenêtre ni son feuillage, mais la partie la plus éloignée de la lumière près de la porte de communication. Le mur qui fait face à la vitre est occupé par un placard. Suspendu à sa poignée un cintre portant une veste marron. Une grande affiche occupe le haut de la porte. Blanche, avec en son centre un fouillis de formes, de couleurs que les yeux distinguent mal, elle porte un titre lisible, lui, en gros caractères : ILS SONT MENACÉS. Le ton dramatique d'une telle phrase pousse le regard à redescendre vers le rectangle aux formes imprécises pour y chercher à